

Les années 68 : événements, cultures politiques et modes de vie

Lettre d'information n°2

Séance du lundi 28 novembre 1994

Les années 68 et le mouvement des femmes

par FRANÇOISE PICQ

Michelle Zancarini-Fournel

Après la première séance de présentation, nous commençons les séminaires thématiques avec F. Picq qui va nous parler du "mouvement des femmes". F. Picq est enseignante à l'université de Dauphine, elle a publié en 1993 un livre, *Libération des femmes. Les années mouvement*.

Nous avons choisi de commencer par ce thème pour plusieurs raisons. D'abord, ayant choisi de déplacer la chronologie sur l'avant et l'après 68, nous avons voulu commencer par une séance portant sur un mouvement qui se situe dans la foulée de 68, mais qui est postérieur à 68. Par ailleurs la phrase finale du livre de Françoise Picq peut constituer la problématique générale de ce séminaire : de la contestation à la réforme ?

« Le discours de la radicalité s'est révélé d'une rare efficacité pour produire des réformes. L'utopie, aujourd'hui tant décriée a été le chemin détourné d'un progrès somme toute raisonnable »

La troisième raison, c'est qu'il est particulièrement intéressant de voir quels ont été les transferts transnationaux. Quelles ont été les influences réciproques entre mouvement français et mouvements étrangers ? En particulier, pour ce qui concerne le mouvement des femmes, le rôle du mouvement américain (les traductions, les formes d'organisation, des actions, des rencontres). En quatrième lieu, le mouvement des femmes nous interroge sur la question des formes et des cultures politiques. C'est une remise en cause des formes et des cultures politiques traditionnelles, que ce soit dans les discours, les formes d'organisation, le rapport à l'autorité et au chef, le rapport aux autres organisations. Enfin, nous avons été conduits à ce choix en raison

du problème de méthode qui est posé à la fin de son livre par Françoise Picq – le problème de l'implication en tant qu'actrice et de la distance de la chercheuse – et en raison de la forme donnée au livre, celle du récit.

Exposé de Françoise Picq

Le séminaire sur les années 68 s'ouvre avec cet exposé sur le mouvement des femmes, de par la volonté des organisateurs de ne pas suivre la chronologie habituelle mais aussi parce qu'aucun doute ne plane sur l'appartenance du mouvement des femmes aux années 68.

C'est devenu une évidence que le mouvement des femmes fait partie du mouvement de 68. En témoignent ainsi des articles de presse : notamment le dossier de *Libération* de 1978 (Claude Lefort, "Mai 68 : relecture", Daniel Sibony, "Mai 68 une prise à témoin" ; et aussi Bruno Frappat dans *Le Monde* du 7 mai 88 ("Le féminisme cette progéniture incontestable de mai"). Mais cette évidence fait contraste avec la suspicion où a été si longtemps tenu le mouvement des femmes par les porte-parole reconnus du mouvement de 68.

En fait le mouvement des femmes est issu du mouvement de 68 ; mais il s'est constitué en rupture avec les organisations d'extrême-gauche où la plupart des féministes avaient fait leurs classes mais où elles s'étaient senties dévalorisées, exploitées, méprisées ; où elles ne parvenaient pas à faire prendre en considération les problèmes qu'elles soulevaient.

C'est ce double mouvement de filiation et de rupture entre Mai 68 et le mouvement des femmes qui donne le fil conducteur à cet exposé :

- 1-Les conceptions politiques du Mouvement des femmes sont celles de Mai 68.
- 2-Mais ce Mouvement a développé une critique virulente du gauchisme et forgé un nouveau modèle, une "autre façon de faire de la politique".
- 3-La critique féministe du gauchisme n'a pas été sans effet dans le contexte de la crise de celui-ci ; et le mouvement des femmes lui-même n'y a pas échappé.

C'est pourquoi l'étude du mouvement des femmes, vingt-cinq ans plus tard, semble une excellente façon d'aborder celle des années 68.

Avant de vous parler de cela, je voudrais donner quelques précisions méthodologiques, je voudrais en quelque sorte comme on disait en ce temps là, dire "d'où je parle" ; dire comment s'articule mon double regard de militante et de chercheuse par rapport à l'objet "mouvement des femmes".

La connaissance que j'ai du Mouvement des femmes a d'abord été une connaissance personnelle. Je participe depuis 1970 au mouvement, à ses actions et à ses débats. Il faut peut-être préciser que le militantisme au Mouvement n'est pas exclusif de la réflexion, notamment historique. Dès 1970, j'ai travaillé à resituer le mouvement des femmes – un mouvement qui prétendait à une totale originalité et

ignorait sa filiation – dans l'histoire du féminisme et dans les évolutions de la société. Le mouvement appréciait l'esprit critique et auto-critique, d'autant qu'au cours des années la réflexion avait progressivement pris le pas sur le choc de la découverte et sur l'action provocatrice.

En 1983 j'ai proposé au CNRS, une recherche sur "Le Mouvement de Libération des femmes et ses effets sociaux" dans le cadre de l'ATP "Recherches sur les femmes et recherches féministes" et j'ai donc engagé un travail plus systématique et qui me situait dans une position nouvelle par rapport à ce qui devenait un objet de recherche. J'ai dû relire les textes avec une nouvelle distance, écouter les témoignages, les récits avec esprit critique, transformer les affirmations fondatrices en hypothèses de travail. C'est à dire adopter le point de vue de l'analyse critique, éventuellement au détriment de l'utilité politique. J'ai beaucoup travaillé sur les discours mais avec l'idée que les discours pouvaient être des masques et qu'il fallait les soumettre à la critique en les confrontant aux pratiques réelles, aux choix effectifs. C'est pourquoi nous avons fait une enquête psycho-sociologique sur les itinéraires (politiques, professionnels, culturels, personnels) des premières féministes. Moins pour reconstituer l'histoire du MLF que pour comprendre les racines de leur engagement et la fonction du mouvement dans la vie de chacune, pour évaluer les décalages entre projets explicites et stratégies inconscientes (par exemple, derrière un discours de rupture radicale apparaissent des stratégies de diffèremment et de déplacement qui aboutissent à des changements dans les modes de relation) ou les évolutions socio-économiques (la montée des classes moyennes salariées avec leur idéologie, le libéralisme culturel).

Ma position pour étudier le Mouvement des femmes est double : la proximité par la connaissance directe, intime, source d'informations irremplaçable (il y a des choses qu'on ne peut connaître que de l'intérieur) ; la distance qui résulte du temps écoulé, du bilan réfléchi, mais aussi de la prise de distance méthodologique.

L'Après Mai des femmes

Le Mouvement de libération des femmes est apparu publiquement en France en 1970. Après les États Unis, la Grande Bretagne, l'Allemagne, les Pays-Bas, le Danemark. Le mouvement se propageait à travers le monde occidental comme une traînée de poudre parce que les causes étaient partout les mêmes et que les idées se diffusaient à travers les réseaux préexistants (de la nouvelle gauche, du mouvement étudiant) comme à travers les mass-médias.

Les causes étaient les mêmes que celles du mouvement étudiant – démographiques, économiques, politiques, culturelles – redoublées par d'autres, plus spécifiques.

Les générations du baby boom arrivaient à l'âge de l'Université. Cet afflux se combinait souvent avec un mouvement de démocratisation et de féminisation de

l'enseignement (par exemple en France le nombre des étudiants a augmenté en 10 ans de 180 % ; et pour la première fois en 1968 le nombre de bachelières dépassait celui des bacheliers), et les structures traditionnelles de l'Université étaient inadaptées. La critique de "l'Université bourgeoise" explosait surtout dans ces secteurs nouveaux, à l'avenir incertain, où les filles étaient nombreuses : psycho, socio.

Les pays occidentaux, vingt ans après la dernière guerre, se trouvaient confrontés à la décolonisation et aux luttes de libération nationale. Devant leurs comportements contraires aux idéaux démocratiques (torture en Algérie, napalm au Vietnam) une large fraction de la jeunesse faisait sienne la lutte du Tiers-Monde contre "l'impérialisme".

La situation économique était à son apogée, après vingt ans d'expansion et de plein emploi ; le développement du secteur tertiaire demandait de plus en plus de main d'oeuvre féminine. Les femmes, de plus en plus diplômées, supportaient de plus en plus mal l'écart entre leurs capacités et leur enfermement dans la mission domestique. D'autant que les progrès de la science et de la médecine rendaient possibles de nouvelles libertés (maîtrise de la fécondité).

Les femmes pouvaient s'appuyer sur les acquis de la précédente génération féministe et sur une nouvelle conscience de leur insuffisance. Elles restaient – après des décennies d'égalité formelle – dominées, dépendantes, enfermées dans des rôles traditionnels, dans un prétendu "destin".

Les conceptions politiques de Mai 68 offraient aux femmes – qui s'étaient exprimées comme tout le monde en Mai 68, mais très peu "en tant que femmes" – des instruments pour analyser leur oppression et un modèle pour la lutte collective.

Le marxisme, idéologie commune de l'époque, qui permettait de penser les inégalités sociales, permettait aussi d'expliquer pourquoi les femmes, si longtemps après qu'elles aient obtenu le vote et l'égalité des droits restaient subordonnées dans la famille et dans la société. Il correspondait à la conception sociologique de l'égalité de Simone de Beauvoir :

"Quand un individu ou un groupe d'individus est maintenu en situation d'infériorité, le fait est qu'il est inférieur [...] ; le problème est de savoir si cet état de chose doit se perpétuer" (*Le Deuxième sexe*, p. 11, 1948).

Il s'agissait de combattre l'inégalité de fait et non plus de droits (lutte égalitaire du XIXe siècle).

Encore fallait-il appliquer le schéma d'analyse à la question des femmes, ce que ne faisaient pas les marxistes. C'est ce qu'a fait le "féminisme radical", en France comme aux Etats-Unis, avec la théorie du "mode de production patriarcal" et de la classe des femmes. Plus généralement dans le mouvement des femmes les rapports entre les sexes étaient considérés comme des rapports sociaux.

Cette nouvelle génération féministe s'inscrivait – et même prolongeait – la conception large du politique, qui est celle de Mai 68, dans sa vision libertaire, utopique et messianique. Elle trouvait ses formes d'expression dans celles de Mai 68

: contestataires, provocatrices.

– Conception large du politique : en mai on disait "tout est politique". Il n'y a pas de limitation des enjeux collectifs, rien n'est donné une fois pour toutes, immuable ou naturel, tout peut faire l'objet d'une transformation volontaire. La sphère du politique, les rapports sociaux mais aussi la vie quotidienne, la culture, le sens de la vie.

Le MLF reprend cette idée et lui donne un contenu plus concret en disant "le personnel est politique". Les rapports personnels, privés (domestiques mais aussi affectifs et sexuels) sont des rapports sociaux, même s'ils se jouent le plus souvent dans des relations inter-individuelles.

– Conception libertaire : aspiration à décider pour soi-même, à gouverner sa propre vie, refus de la démocratie représentative, vue comme "délégation de pouvoir". Il y a valorisation du politique comme projet de libération ("changer la vie") mais mépris de la politique comme activité particulière, coupée de la vie, monopolisée par des professionnels, refus du pouvoir.

Le MLF prolonge la critique gauchiste de la politique politicienne en mettant au centre les questions de la vie privée, la libération de l'individu(e). C'est à chacun, à chacune de se libérer. Il n'y a de démocratie que directe, toute délégation de pouvoir est un abandon de liberté. Personne ne peut parler au nom du mouvement. Quant au thème central, mobilisateur, c'est la liberté de disposer de son corps (qui se structure dans l'affrontement avec l'État). C'était le symbole du statut sexuel des femmes – la liberté de décider d'être mère, c'est la liberté de décider de son sort, mais aussi de son identité, la possibilité d'exister autrement que comme mère.

– Utopique : Il ne s'agit pas d'accepter de se plier aux contraintes d'une réalité provisoire mais de se projeter en dehors pour forger une vision totalement différente.

Le MLF ne revendique pas l'égalité entre les femmes et les hommes dans le cadre du système tel qu'il existe – égalité pour laquelle s'étaient mobilisées les féministes du passé – elles contestent le cadre existant. Il faut faire sauter ce cadre et les limites qu'il impose : abolition du capitalisme, du patriarcat, de la bipolarisation des sexes.

– Messianique : On se bat, non pour soi, mais pour la libération de la société tout entière.

En ce qui concerne le MLF qui participe au combat commun pour "changer la vie", il se veut au centre puisqu'il considère que l'oppression des femmes est la matrice de toutes les oppressions.

– Ses formes d'expression : le mouvement reprend le style spectaculaire et provocateur qui avait été celui de mai 68 pour forcer le système à dévoiler sa nature répressive masquée sous le consensus. En mai 68 on avait assisté à une mise en scène de la violence et de la transgression, par l'humour corrosif, l'insolence.

La première apparition publique du MLF, symbolique, ce sont 9 femmes qui vont à l'Arc de Triomphe pour déposer une gerbe "à la femme inconnue du soldat" avec des

slogans chocs plus que de grands discours : "un homme sur deux est une femme". L'efficace du symbole compense le faible nombre de manifestantes (surtout devant l'objectif des photographes).

Il faut mentionner aussi la campagne pour l'avortement avec le manifeste des 343 femmes qui déclarent avoir avorté et qui enclanchent un processus par lequel elles revendiquent publiquement le délit d'avortement et demandent à être jugées. La loi répressive est tournée en dérision. Il ne reste plus au pouvoir qu'à changer la loi pour rétablir l'ordre public.

Le gauchisme et la critique féministe

Le mouvement des femmes s'inscrit donc dans les conceptions politiques de 68 et les prolonge souvent en leur donnant une dimension concrète. Mais il les prolonge aussi en retournant leurs exigences contre les groupes politiques parce que ceux-ci n'appliquent pas leurs propres schémas d'analyse quand il s'agit des femmes et parce que leurs pratiques ne sont pas en accord avec leurs principes.

– Le premier acte de rupture, celui qui fonde le mouvement des femmes, c'est la "non-mixité". Les femmes se mettent entre elles pour analyser leur oppression et définir les moyens de lutter, parce qu'il n'y a pas d'autre savoir sur l'oppression que le vécu de chacune.

Même si la non-mixité n'a pas toujours été théorisée, si elle a résulté d'une situation de fait, d'un conflit, elle a toujours été une découverte qui a transformé la façon de voir des militantes. Une parole plus facile, un sentiment de solidarité ; l'échange d'expériences montre que les mêmes problèmes sont vécus par toutes et qu'il ne s'agit pas de fatalité, de destin naturel mais d'une situation construite – historiquement et socialement – et donc susceptible de modifications volontaires. Il s'agit d'une réalité collective qu'il s'agit de combattre collectivement, mais que chacune vit personnellement. Il y a une articulation entre le collectif et l'individuel qui est quelque chose de tout à fait unique.

La non-mixité, qui est partout le principe du néo-féminisme, est sans doute particulièrement conflictuelle en France parce qu'elle rompt avec la tradition d'alliance progressiste entre le combat pour les droits des femmes et celui de la mixité – des écoles ou de la vie sociale – et parce qu'elle prend des allures de rupture sexuelle dans un pays où on valorise l'art de vivre entre les sexes.

Mais elle pose le principe qu'il existe des intérêts communs entre toutes les femmes, que les femmes constituent un groupe social face à celui des hommes.

– Critique du gauchisme à partir de sa propre argumentation parce qu'il ne donne pas à la question des femmes une place suffisante dans son projet révolutionnaire, mais aussi parce qu'il reproduit en son sein ce qu'il prétend combattre.

Ainsi en est-il de la "division sexuelle du travail militant" (les hommes au micro, les femmes à la ronéo et à la distribution des tracts et des sourires), mais cette division si on l'étend est aussi une division hiérarchique entre les chefs et les masses, entre les militants et les milités, entre les hommes et les femmes. Les femmes ne posent pas seulement leurs problèmes catégoriels, elles posent un problème plus général de hiérarchie, de division et de l'importance de la théorie par rapport au vécu.

À partir du principe qu'il n'y a d'autre savoir sur l'oppression que celui du vécu, les femmes mettent en question la théorie de l'"avant-garde", la supériorité que s'attribuent ceux qui ont la théorie sur ceux qui connaissent l'oppression. En décidant de se battre pour elles-mêmes, les femmes ouvraient une brèche dans le mouvement révolutionnaire. Elles sortaient du militantisme "au service des autres" et inventaient un nouveau mode de militer, où l'individu(e) devenait le critère de la stratégie collective. Elles mettaient en oeuvre jusqu'au bout les conceptions politiques de 68 :

démocratie directe, spontanéité, absence de hiérarchie, de bureaucratie, de centralisation et de structures régulières. C'est à chacun (à chacune) de se libérer, de prendre en main son destin. Toute organisation qui freinerait la spontanéité était refusée. Personne ne pouvait parler au nom de personne, ni au nom du mouvement. La libération des femmes était une fête et son caractère subversif résidait dans la coïncidence entre l'engagement de chacune pour exister personnellement et le combat collectif pour faire émerger une identité collective des femmes.

Alors le projet révolutionnaire cessait d'être un objectif lointain, pour devenir un processus en oeuvre, une libération immédiate.

Le mouvement des femmes catalysait ainsi la crise de l'idéologie révolutionnaire. Il ne posait pas les problèmes d'une catégorie particulière, oubliée ; mais mettait en question l'ensemble du programme politique, de la langue de bois, de la hiérarchie et des moyens de la lutte.

En affirmant qu'il n'existe pas un groupe social porteur de la révolution, mais que chacun doit choisir ses enjeux et ses moyens de lutte, il contribuait à délégitimer le marxisme. Plus rien ne pouvait justifier les règles et les contraintes du militantisme : le programme, le dogme, le parti, le centralisme démocratique, l'avant-garde. En ramenant l'objectif lointain à l'exigence de libération immédiate, il offrait une voie de sortie des idéologies révolutionnaires, il légitimait le retour au privé (considéré comme politique).

Le Mouvement des femmes et la crise

Mais le mouvement des femmes n'a pas eu envers lui-même cet esprit critique si inventif qu'il avait appliqué au gauchisme et au schéma révolutionnaire. Tout ce qui était dénoncé (rapports de pouvoir et de domination, violence, sectarisme, manipulation) était considéré comme "la politique des mecs". Cela a entraîné une vision naïve selon laquelle entre femmes tout cela disparaîtrait de soi même. Cette utopie, qui a d'abord aidé à l'explosion créatrice du mouvement, s'est figée en dogme et a empêché le Mouvement de se protéger contre les pouvoirs occultes et de s'adapter à une réalité qui changeait.

Le MLF né de Mai 68, dans un climat optimiste et contestataire, est resté dans cette perspective alors que le contexte changeait. Le mouvement des femmes a duré beaucoup plus longtemps que le gauchisme. Au milieu des années 70, c'est la grande période des victoires : avec la loi Veil, mais aussi victoire idéologique avec la reprise/récupération par les institutions nationales et internationales du discours et des questions soulevées par le mouvement, en particulier l'année 1975 (année internationale de la femme de l'ONU). La lecture de la presse et de tous les documents officiels montre que les thèmes, mots d'ordre, analyses féministes sont reprises dans les médias, les problèmes soulevés par le MLF (avortement, viol, travail domestique) sont pris en compte par les politiques, partis, syndicats à l'épreuve du féminisme. Mais cette période est aussi celle du début de la crise : économique, crise des valeurs, des idéologies (fin guerre du Vietnam, Soljenitsine, collapse du marxisme), fin du gauchisme et de l'ère des révolutions.

Le MLF a continué à porter le flambeau de 68 et des valeurs collectives quand le mouvement social avec lequel il avait pu les partager avait pratiquement disparu. Il se croit protégé par sa critique du gauchisme (totalitarisme), par sa mise en avant de l'individu dans le collectif, du privé dans le politique. En fait, il connaît à son tour les dérives groupusculaires qu'il avait dénoncées dans le gauchisme, la volonté d'avoir raison et d'imposer sa vérité aux autres tendances (cette passion de l'unité qui a provoqué les pires scissions du mouvement social en France). Le MLF a été entraîné dans un tourbillon infernal de ruptures et de trahisons. Il est resté attaché à sa vision novatrice alors que la société avait cessé d'être ouverte au changement, et il a perdu toute influence sur celle-ci. Il continue de vouloir tout ou rien, de refuser toute négociation, tout compromis. Paralysé par sa crainte du réformisme, il refusait de voir l'évolution de la société qu'il avait lui-même impulsée. Et il continuait d'ironiser sur la récupération, de tourner en dérision la politique électorale, alors que celle-ci était redevenue l'unique horizon.

Après le dynamisme des années 70 le mouvement des femmes a connu un reflux dans tous les pays ; mais plus ou moins violent, plus ou moins profond selon les cas. En France, il n'y a pas (ou peu) eu de remise en question des acquis mais beaucoup plus un dénigrement des féministes. Le Mouvement des femmes en France n'a pas assumé le passage de l'utopie révolutionnaire au réformisme. Les valeurs féministes ont été très largement intégrés par la société française, mais le MLF a été marginalisé, digéré et rejeté.

Conclusion

Peut-on tirer de l'histoire du MLF des conclusions qui puissent être utiles – à titre d'hypothèse – pour l'histoire de 68 ?

– Le mouvement des femmes est aujourd'hui volontiers cité comme la manifestation la plus évidente de ce qui reste de Mai 68, y compris par les anciens leaders gauchistes qui dénonçaient alors la trahison de la lutte des classes. Sans doute parce qu'il a été la partie la plus solide, la plus durable de ce mouvement social, celle qui a produit les changements les plus évidents dans la société.

– On peut y voir une modalité du changement social, (en tous cas en France) avec les relations complexes de la lutte et de sa "récupération" par la société qui s'alimente de la contestation. L'utopie révolutionnaire s'est révélée d'une grande efficacité pour susciter des réformes, pour aider la société à s'adapter. De nouveaux modèles familiaux, une nouvelle image des femmes se sont substitués à ceux que l'évolution avaient depuis longtemps condamnés mais qui subsistaient. Il fallait pour cela des conditions favorables, mais aussi une force nouvelle. Des minorités agissantes qui inventent une nouvelle image des femmes et trouvent un écho auprès d'autres femmes, moins radicales mais désireuses de changer quelque chose à leur vie, de mieux concilier vie professionnelle et responsabilités familiales. Mais les minorités agissantes n'ont d'impact que pour autant qu'elles expriment une attente partagée par beaucoup. Dès que s'estompe ce soutien (parce que le deuxième cercle

est soit satisfait soit découragé), les minorités agissantes perdent toute influence sociale.

– Le MLF, version française d'un mouvement féministe international lui a apporté des caractéristiques qui sont celles de notre culture nationale : de même que le Mai français peut apparaître comme un modèle du genre, de même le MLF a trouvé ses marques dans la tradition révolutionnaire. Il a excellé dans le style spectaculaire et provocateur, dans l'expression ludique de la transgression, dans l'humour corrosif.

Le radicalisme révolutionnaire a des avantages et les revers de ces avantages. Il permet de déstabiliser les anciens équilibres, mais il a beaucoup plus de mal à accepter les nouveaux – forcément insatisfaisants – qui sont le résultat de ce moment privilégié qu'est la crise. D'où le sentiment de frustration des féministes, qui contraste avec le triomphalisme de l'idéologie dominante (exprimée dans les médias) selon laquelle les femmes ont tout gagné (et d'ailleurs il ne faudrait surtout pas qu'elles en veuillent plus sinon cela deviendrait dangereux).

DISCUSSION

Parmi les interventions, on peut retenir :

Christophe Batsch

Je souhaiterais revenir à la question des minorités agissantes : le MLF apparaît comme le segment du mouvement des années 68 qui a remporté le plus de succès, comment cela s'est-il passé d'un point de vue stratégique ? Pour simplifier, comment passe-t-on de VLR à Marie-Claire et de Marie-Claire aux Éditions des femmes ? Alors que les groupes révolutionnaires gauchistes mao ou trotskistes n'ont jamais eu ce type de répondant dans la grande presse.

F. Picq

Je parle maintenant de minorités agissantes, mais ce sont des termes qui n'ont jamais été employés à l'époque et qui vont à l'encontre absolue de l'idéologie du MLF pour lequel le MLF c'est toutes les femmes. Ce ne sont pas seulement les femmes qui ont commencé le mouvement, celles qui se réunissent aux Beaux-Arts, mais c'est aussi bien celles qui se révoltent toutes seules à la cuisine. Quand j'annonçais dans la partie méthodologique que j'allais transformer les affirmations fondatrices en hypothèses de travail, en voici une : le MLF ce n'est pas toutes les femmes, donc qui sont ces femmes ? Quelles femmes ont fait le MLF ? Mais du point de vue de l'utilité politique, ce slogan a un sens : cela constitue les femmes en groupe social, ayant des intérêts communs et se sentant interpellées en tant que femmes par ce qu'on dit en leur nom. Cela a été efficace sur la question de l'avortement alors que 8 jours avant personne ne pensait à cela – la contraception paraissait plus libérateur que l'avortement –, celles qui ont mis l'accent sur l'avortement ont eu raison puisque une fois cassé l'interdit sur l'avortement, plus rien ne pouvait empêcher le développement de la contraception ; mais aussi sur le discours qui était tenu autour de cela (on se bat pour la libre disposition de son corps). D'autres aspects comme le mariage ont été

remis en cause, la libération sexuelle – même si le MLF ne l'a pas inventé – était au coeur des débats (mais les femmes ne voulaient pas de l'impérialisme du désir masculin).

Robert Frank

Je vous remercie de votre exposé qui ouvre toute une série de pistes qui dépassent le problème du mouvement des femmes. Il coïncide aussi tout à fait avec notre sous-titre "événements, cultures politiques et modes de vie". Vous avez montré l'importance de 1970 en posant la question de savoir si c'était vraiment l'année zéro ou non et on a bien vu l'évolution.

Quelques questions :

– Quels sont les vecteurs qui ont diffusé ces idées, avec quel temps de latence ? Quel est le rôle des magazines féminins qui ont été critiqués par le mouvement des femmes.

– Faut-il l'utopie révolutionnaire pour promouvoir des réformes ? Y-a-t-il spécificité française ? Nécessité de comparer avec la Grande-Bretagne, l'Allemagne, les États-Unis, l'Italie (l'environnement religieux joue-t-il un rôle dans le décalage ?).

– Quelle est la position de Simone de Beauvoir par rapport au mouvement ?

F. Picq

– La spécificité française : c'est un de mes grands thèmes de réflexion. Le mouvement féministe est un mouvement international, le mouvement français arrive avec un décalage et adopte les modes de fonctionnement des autres mouvements, par exemple la non-mixité (déjà adopté aux États-Unis par les Noirs). Finalement le mouvement français a particulièrement bien fonctionné partout où le schéma général collait bien dans la tradition révolutionnaire mais il y a eu des points de blocage là où la culture française ne collait pas bien (par exemple l'universalisme est fondamental dans la société française alors que cela n'est pas le cas dans les pays anglo-saxons).

En Italie le mouvement commence après, il est très identitaire, c'est un féminisme de la différence, de la contre culture. La bataille du divorce et de l'avortement a été très dure.

– Le rôle des magazines féminins : la dialectique diffusion/récupération s'est faite en plusieurs étapes. Le rapport avec le journal *Elle* est marqué par la contestation, ainsi quand *Elle* a organisé des États généraux de la femme en octobre 1970, le mouvement est allé les perturber et a fait un contre questionnaire. *Elle* a enclenché une évolution mais n'a pas l'intention d'aller très loin. Dans un premier temps il y a eu un mouvement de rejet vis à vis de cette intervention, puis l'intervention de Christine Delphy a emporté la salle. Elle demandait à entendre autre chose que les leaders politiques, que l'on parle du travail qui a été fait. Le discours de *Elle* désormais consiste à distinguer un bon féminisme (le fait que les femmes veulent être considérées comme des êtres humains) et un mauvais féminisme (le MLF). Les Journées de la Mutualité en 1972 marquent un changement très important, la presse presque unanime est époustoufflée. Après, il y a Bobigny et un certain soutien de la

presse existe.

Les grands organes de soutien : *Marie-Claire* qui en 1978 fait des pages "femmes"(ce sont des études de marché qui les conduisent à cette attitude car le journal avait perdu une grande partie de son lectorat) ; *F Magazine* (féminisme sage, qui aime les hommes à condition qu'ils bougent – une bonne thèse a été faite sur ce journal qui doit se trouver dans ma bibliographie).

Quelques précisions supplémentaires :

– Rôle de Simone de Beauvoir : il a été très grand (nous avons toutes lu ses oeuvres et sur l'avortement elle a joué un rôle essentiel, sans elle le manifeste des 343 n'aurait pas été possible). Elle est prise dans les conflits du mouvement ensuite et choisit la tendance universaliste contre la différence.

– La non mixité : a été un facteur extraordinaire dans le démarrage mais elle est devenue un dogme.

– À propos du slogan "libération des femmes année zéro" : des discussions ont lieu sur les féministes du passé qui sont considérées comme des bourgeoises voulant participer aux privilèges de leur classe. Puis avec la découverte de la bibliothèque Marguerite Durand on découvre des femmes qui n'étaient nullement des bourgeoises, qui avaient participé au mouvement ouvrier et qui avaient une argumentation avec laquelle on était en accord complet.

– L'enquête (1986) a été faite en deux temps. Nous sommes parties d'une vingtaine d'interviews longues dont il ressortait des choses assez étonnantes. On s'est aperçu que les militantes féministes avaient presque toutes été gauchistes alors que l'on croyait que seule la moitié l'avait été, qu'il y avait beaucoup de familles de filles dont les mères étaient très intéressantes. On a eu envie de tester sur un plus grand nombre et on a fait un questionnaire très long (130 questions) : milieu familial, origines, bagage culturel, histoire politique, rencontre avec le mouvement, vie privée avant l'entrée dans le mouvement – nous avons oublié de demander si elles avaient été dans une école mixte ou non. On a fait des listes entre nous et nous sommes arrivées à 200 coordonnées. Nous n'étions pas loin du compte de celles qui constituaient le noyau du mouvement. Le taux de réponses – 120 réponses – est assez rare en sociologie. D'autant plus que l'on avait la comparaison entre les réponses et les non-réponses. La proportion de chercheuses ayant répondu est plus importante que celle des femmes qui étaient dans la contre culture (musique, danse, yoga).

Michelle Zancarini -Fournel

– Je signale que le manifeste des 343 a été publié dans un recueil de documents d'histoire pour le XXe siècle (collection "Point Seuil"). Il y figure comme l'un des documents les plus importants du siècle.

– Comment concilier la revendication d'égalité à l'intérieur du mouvement et la revendication d'identité à l'extérieur ? À partir de 1970 on ne se bat plus pour l'égalité.

F. Picq

C'est une aporie, on ne peut pas se sortir de ce problème là. Le féminisme c'est à la fois une exigence de ce que les femmes sont des êtres humains au même titre que les hommes et une revendication identitaire puisque pour combattre il faut se constituer en groupe social.

Geneviève Dreyfus-Armand

Quelles ont été les relations avec les groupes gauchistes ?

F. Picq

Les relations ont été conflictuelles, en particulier à propos de l'avortement. Au MLAC les conflits n'ont pas cessé, pour certains gauchistes – hommes ou femmes – l'avortement était non un problème de femmes mais de classe. Dans une deuxième époque le conflit a été plus théorique, notamment avec les trotskystes. On le retrouve dans un très bon livre, *C'est terrible quand on y pense*, écrit par des femmes qui sont sur le point de quitter les groupes trotskystes et qui font de très bonnes critiques de la théorie marxiste.

M. Zancarini-Fournel signale un article de Jane Jenson, politologue canadienne, publié dans *Vingtième siècle*, octobre-décembre 1989. Elle distingue un féminisme révolutionnaire (le MLF), un féminisme syndicaliste et un féminisme égalitaire (les partis et organisations de gauche). Selon J. Jenson, sans les féministes égalitaires et syndicalistes les mouvements n'auraient pas abouti, en particulier la loi de 1920 sur l'avortement n'aurait pas été abolie, car ces mouvements servaient de lien avec l'État.